

— Je l'ai appris... mais, chère madame Ida, vous avez d'autres ressources.

Elle haussa les épaules, Thibault continua : "J'ai appris votre échec au palais; j'y accompagnais une autre charmante cliente, madame Walmeire, qui plaide en divorce.

— Et vous croyez que le divorce sera prononcé ? demanda Ida en regardant fixement le docteur.

— Je n'en doute pas... Mais, j'y pense, vous recevez et vous recevez encore Walmeire ?...

— Oui.

— Allons ! parlons franc. Vous avez un intérêt assez direct à ce que ce divorce ait lieu ! Walmeire vous aime, et aussitôt libre il cherchera un nouveau lien. Le malheureux ! est-ce vrai ?

Elle releva la tête et répondit : "Très-vrai. Il vous a donc fait ses confidences ?

— Il n'a garde, mais j'ai des yeux. Et vous, l'épouserez-vous ?

— Dois-je vous répondre ?

— Oui, oui, nous sommes amis et alliés. Vous l'épouserez donc ?

— Je pense que oui.

— Et l'aimez-vous ?

— C'est bien indiscret.

— Pourquoi l'épousez-vous ?

Elle hésita à répondre. En ce moment un orgue jouait dans le lointain l'air de *Marco la Belle*; Ida rougit, et, se tournant avec vivacité vers son interlocuteur, elle lui dit :

"J'ai bien le droit de vous interroger à mon tour : ce divorce de M. et de madame Walmeire, vous n'y avez pas moins d'intérêt que moi ; vous le souhaitez plus ardemment que je ne le souhaite !

— Oh ! je suis sincère, moi, et j'avoue que rien ne pouvait me faire plus de plaisir.

— Vous aimez donc cette brune Odile ?

Le docteur répondit d'un ton plus sérieux : "Je l'ai toujours aimée."

— Et elle ?

— Elle ne voit en moi qu'un vieil ami, un oncle, un parrain, que sais-je ! Toute jeune elle s'est amourachée de ce bellâtre de Guido, et n'a plus eu d'yeux pour personne.

— Mais la voilà libre, et vous saurez bien vous rendre indispensable, n'est-ce pas ?

— Peut-être !

— Vous comptez sur moi comme sur un bon auxiliaire ?

— Peut-être !

— Voilà que vous parlez en style d'oracle. Eh bien ! pour être franche à mon tour, je vous avouerai que je veux épouser Walmeire : il me plaît assez, assez pour un mari, et sa fortune relèvera la mienne, car en perdant ce procès, j'ai tout perdu. Je ne puis pas travailler, que faire d'ailleurs ? J'ai, je le confesse, des besoins de luxe et de dépenses que je satisferai honnêtement. Voilà mon plan. Et le vôtre, docteur ?

— Attendre et ne jamais désespérer. Adieu, ma belle alliée ; je vous commande aujourd'hui un bon régime et une bonne promenade ; je reviendrai dans trois jours."

Il sortit ; Ida se rassit, reprit *Gravin Faustin* et se dit à elle-même : "Mon mariage est plus sûr que le sien."

VII

Odile vivait fort solitaire, observant en cela un usage établi pour les femmes qui plaident contre leur mari ; elle ne voyait guère que Gabrielle, qui la recevait toujours avec la même affection, car Gabrielle, pure, pieuse, hermine que nul soupçon n'avait souillée, n'avait rien à craindre de la critique du monde ; elle pouvait obéir à son cœur et couvrir même de sa bonne renommée l'être faible et chancelant qui s'attachait à elle. Des enfants de Gabrielle étaient aussi les amis de Marguerite, et la pauvre petite fille, qui menait une vie triste, priait souvent sa mère de la mener dans cette maison où elle trouvait des compagnes, des jeux, de l'animation et des visages riants.

Cependant un jour, pendant que les petits enfants s'amusaient bruyamment au fond d'un vestibule, et qu'Odile causait avec son amie, elle eut remarquer une ombre sur la figure, d'ordinaire si calme, de madame Serelacs : il semblait une de ces brumes qui voilent les doux paysages de la Flandre ; la conversation languissait, lorsque le pas du maître de la maison se fit entendre. "Voilà mon mari," dit Gabrielle.

"Silence donc !" dit une voix d'homme au groupe enfantin qui se livrait avec passion à une partie de barre.

Un grand silence se fit en effet ; M. Serelacs entra : c'était un homme jeune encore, d'une apparence frêle et malade ; son teint d'une pâleur jaune dénonçait un tempérament bilieux que ses yeux bleus, enfoncés, un peu tristes, ne venaient pas démentir ; il paraissait appartenir à cette race irritable qui fait les poètes, et où souvent se rencontrent aussi les magistrats. En ce moment ses nerfs semblaient excités, il fronça le sourcil à la vue d'Odile, la salua avec une brave politesse et dit à sa femme d'un ton mécontent ; "Il n'a donc pas été possible de renvoyer au président ces livres qu'il m'avait prêtés ? Il me semble que je vous l'avais recommandé, Gabrielle."

Elle rougit, et dit d'une voix timide, comme un enfant que l'on gronde : "Pardou, mon ami, je l'avais tout à fait oublié ; cela n'arrivera plus.

— C'est que c'était une affaire importante ; je me fie à vous, et voilà ce qui arrive... Certes, je vous rends justice, Gabrielle, mais convenez que vous êtes terriblement distraité !

— Je l'avoue, dit-elle, et puis, aujourd'hui, les enfants ont été si difficiles.

— Aussi, vous les gâtez à l'excès ! vous êtes d'une faiblesse sans nom pour eux, ainsi que pour vos domestiques. Tout à l'heure, en tournant l'angle de la rue, je vois votre femme de chambre, Annette, causant avec un paysan, un jeune paysan ; est-ce convenable, et devriez-vous souffrir cela ? Pour moi, comme je veux que la maison d'un magistrat soit respectée, je vous prévins que je chasserai Annette ce soir même.

— Ah ! mon ami, c'est une honnête fille !

— Mais qui n'a aucun respect pour vous : je vous l'ai dit souvent, Gabrielle, vous manquez de fermeté, d'énergie..."

MATHILDE BOURBON.

(A continuer.)